

## Homélie des obsèques de Roger Aubert

Mercredi 9 septembre

Jn 14,1-7

Rm 14,7-9

Frères et Sœurs,

« C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce qu'est la foi », disait Blaise Pascal. Qu'en aurait pensé le chanoine Aubert si je lui avais demandé son avis à ce sujet ? – lui dont l'adresse professionnelle était justement place Blaise Pascal, lui surtout qui en 1945 avait publié un livre de 820 pages, sur le *Problème de l'acte de foi*. Je l'imagine d'ici en train de me répondre, en levant les deux mains, comme il faisait souvent : « Ah, vous savez... ». L'air de dire : « Ce n'est pas si simple, tout cela... »

Roger Aubert, comme l'a suggéré Alberto Melloni dans son article du *Corriere della Sera* de samedi dernier (5 septembre), n'était pas un idéologue. Il n'avait jamais de parti pris simpliste. Quant à sa foi personnelle, je pense qu'il serait vrai de dire qu'elle relevait du cœur. C'était un homme de cœur, comme l'ont souligné les témoignages de sa famille, un homme qui connaissait par cœur les prénoms de ses petits-neveux et petites nièces. Pour lui, il n'y avait pas de « petite histoire » ! Chacun avait sa valeur. C'était un homme généreux, qui a donné sans compter. Comme dit saint Paul, dans le passage de la lettre aux Romains choisi par sa famille, « aucun d'entre nous ne vit pour soi-même ». Roger Aubert a vécu cela à fond : il a vécu pour sa foi, pour sa mission de prêtre, pour sa famille, pour la science historique, pour l'Université, pour les autres, pour l'Église, et finalement pour Dieu. Le secret de cette vie vécue en profondeur, le secret d'une vie de 95 ans, c'est certainement de ne pas être vécue pour elle-même, mais pour les autres et pour l'Autre. Une telle vie se tient debout, les yeux fixés sur l'objectif : la rencontre avec Dieu. Roger Aubert attendait la mort : il l'a dit avec lucidité ces derniers temps. À un de ses anciens étudiants qui le voyait récemment et lui disait : « Vous m'avez appris à vivre », il a répondu : « Je vais vous apprendre aussi à mourir ». Il mettait en pratique la phrase de saint Paul : « si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur ». De même qu'on ne vit pas pour soi-même, de même on ne meurt pas pour soi-même, mais pour le Seigneur, c'est-à-dire en se donnant au Seigneur. Mystère de relation, qui fait que chacune de nos vies n'est pas indépendante, mais par un acte de confiance, est liée au Seigneur Jésus. De même que Jésus n'a pas vécu pour lui-même, mais constamment tourné vers les autres et vers Dieu, ainsi sa mort est-elle aussi dans les mains de Dieu et devient-elle source de vie éternelle : « Si le Christ a connu la mort, puis la vie, écrit l'apôtre Paul, c'est pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants ». Dans la vie du Christ, se trouve le prélude de sa résurrection et de la nôtre. C'est pourquoi Roger Aubert aurait aimé cette phrase d'évangile, choisie en son honneur, par laquelle Jésus dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Il n'y a pas de doute que, pour lui, le Christ était la figure de référence. Il y a quelques années, cependant, quand il dirigeait la rédaction du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* et qu'on arrivait à la lettre J, il a été confronté à la question de savoir s'il fallait y introduire ou non la notice *Jésus-Christ* ? Il a conclu que non ! Car Jésus-Christ ne fait pas partie de l'histoire de l'Église ! Il vient avant.

En ces matières historiques, il était donc sûr de lui, rigoureux, il émettait son jugement, mais avec tolérance, avec liberté, sans jamais décauser quelqu'un. Il a donné le goût de l'histoire à de nombreux étudiants. Il faisait de l'histoire de l'Église avec esprit critique et

avec amour. Il aimait l'Église et donc, il épinglait ses erreurs. Quant à ses sujets d'étude, il aimait dire qu'il ne les avait pas vraiment choisis : il avait obéi aux demandes qu'on lui faisait, à commencer par le livre sur la foi, imposé par le cardinal Van Roey, au grand dam de Roger Aubert ; puis celui sur Pie IX, demandé par le P. Martin, puis celui sur l'œcuménisme, et j'en passe. Je crois quand même qu'il guidait un peu cette main invisible lui indiquant ses sujets de travail. Car il trouvait dans l'histoire une maîtresse de vérité, et une mine inépuisable de réflexion. Pour lui d'ailleurs, l'histoire allait jusqu'à l'aujourd'hui. Chaque matin il achetait *Le Monde* et le lisait. Seuls de rares domaines échappaient à son intérêt. Il y a quelques semaines, je le vois, le lendemain de la mort de Michael Jackson et je lui dis : « Vous avez appris la mort de Michael Jackson ? » Il m'a répondu : « Non ! Qui est-ce ? » « Un chanteur américain », lui dis-je. Et se reprenant aussitôt, il me dit : « Et vous l'appréciez ? »

Beaucoup d'entre nous avons eu l'occasion de bénéficier de son grand sourire. Car il avait le sens de l'humour, à ses heures : ainsi comme il célébrait fidèlement la messe chez les sœurs annonciades, celles-ci avaient pris l'habitude de lui offrir, lors des fêtes liturgiques, en guise de remerciement, un éclair au chocolat, car il aimait le chocolat. Un jour qu'une des sœurs lui offrait ce gâteau, il lui dit : « Ah, merci, ma Sœur, je vois que vous suivez bien la liturgie ! » Sa fidélité était signe d'amitié : deux témoignages arrivés ces jours-ci concordent à ce sujet, en particulier celui du cardinal Poupard, qui écrit : « j'étais de longue date lié de déférente et affectueuse amitié avec lui ».

Il a voulu vivre son grand âge en restant actif, en rendant service, en écrivant, tout en ne s'imposant pas. Ce qui s'imposait à tous, c'était la valeur de son œuvre, sa volonté de lire l'histoire en grand, depuis les papes célèbres jusqu'aux superbes inconnus qu'il a fait connaître par le *Dictionnaire*, avec la volonté de replacer toujours les choses dans leur contexte politique général. Il nous laisse un héritage historique impressionnant, mais aussi un exemple de foi et d'humanité remarquable. Il est mort en célébrant l'eucharistie. A notre tour, nous allons célébrer l'eucharistie, l'action de grâce du Christ, au cœur de la souffrance, mais aussi l'assemblée joyeuse des chrétiens réunis en Église. Quant à lui, peut-être achève-t-il son eucharistie tranquillement au ciel ? Pour nous renvoyer à nos affaires et nous dire – comme toujours : « Bon travail ! »